

l'observation faite par S. Jean Chrysostome que les Epîtres écrites par S. Paul du fond de sa prison ont un caractère de sainteté particulièrement touchant : *Omnes epistolæ Pauli sunt sanctæ : habent tamen amplius quoddam quæ ab eo ex vinculis sunt missæ*¹.

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Col.*, Hom. 1, 1.

ÉPITRE AUX COLOSSIENS.

(De Rome, an 62.)

Occasion, objet, but, valeur de cette Epître. — Excellence de l'Homme-Dieu. — Ce qui manque aux souffrances du Sauveur. — Plénitude de la divinité résidant corporellement en Notre-Seigneur. — Philosophie, éléments du monde, traditions. — Cédule funeste. — Vie des chrétiens cachée en Dieu. — Epître à faire venir de Laodicée.

768. — Qu'est-ce qui a donné lieu à cette Epître? Quel en est l'objet, le but et la valeur?

Colosses était une ville de Phrygie, peu éloignée de Laodicée, d'Ephèse et d'Hiérapolis¹. La foi chrétienne paraît y avoir été prêchée, non par S. Paul lui-même, qui ne se donne nulle part pour l'apôtre des Colossiens, II, 1, mais par un de ses disciples, Epaphras, I, 7-8; IV, 12, 13, qui en devint probablement évêque après la mort d'Archippe². Aussi cette Lettre contient-elle peu de détails personnels.

Ce qu'on y remarque surtout, ce sont les rapports nombreux qu'elle présente avec l'Epître aux Ephésiens. On n'y trouve pas seulement la même doctrine, ce qui serait peu surprenant, mais une série d'idées parallèles, et un grand nombre de pensées et d'expressions identiques³.

Cette conformité s'explique, comme nous l'avons dit⁴, par cette considération, qu'ayant été envoyées par la même occasion, ces deux Epîtres auront été écrites à la même date, sous la même impression, dans le même dessein, pour re-

¹ Col., II, 1; IV, 13, 15, 16. — ² Col., IV, 17; Philem., 2. — ³ Cf. Col., I, 2, 3 et Eph., I, 2. — Col., I, 13, 14, 19, 20 et Eph., I, 6, 7, 10. — Col., I, 16, 18 et Eph., I, 22; III, 10, 11. — Col., I, 24, 25 et Eph., III, 1, 2. — Col., II, 19 et Eph., IV, 16. — Col., II, 12, 13 et Eph., I, 19; II, 1, 5. — Col., II, 12-15, 19; III, 12, 13 et Eph., IV, 2-4, 16, 32. — Col., III, 6, 8 et Eph., V, 6, 8, 11. — Col., III, 9, 10 et Eph., IV, 22-25. — Col., III, 16, 17 et Eph., V, 8, 20. — Col., III, 17, 18 et Eph., V, 20-22. — Col., III, 18; IV, 1 et Eph., V, 22-23; VI, 1-9. — Col., IV, 3, 4 et Eph., VI, 18-20. — Col., IV, 5 et Eph., V, 15, 16. — Col., IV, 8 et Eph., VI, 22. — ⁴ *Supra*, n. 753, 761.

médier aux mêmes désordres ou prévenir le même péril¹. A Colosses comme à Ephèse, le danger qui menaçait l'Eglise avait pour cause les prédications et les manœuvres de docteurs soi-disant chrétiens, mais avant tout judaïsants et déjà quelque peu gnostiques. Sans égaler peut-être la loi à la foi, comme ceux que l'Apôtre avait combattus en Galatie, ils recommandaient les pratiques légales, les fêtes juives, l'abstinence de la chair et du vin. En même temps, ils tâchaient de rabaisser l'idée que S. Paul avait donnée du Sauveur. Ils usaient d'artifices pour réduire son rôle dans l'Eglise et dans le monde; ils disaient que le Fils de Dieu est trop grand pour s'être fait lui-même notre médiateur, que c'est par les anges que notre salut doit s'opérer et que nous devons offrir à Dieu nos hommages. Sur la nature, le nombre, les fonctions des anges, ils avaient une théorie très étendue, très détaillée; ils se plaisaient à en dire les noms, les variétés, les occupations. Ils parlaient souvent du culte qu'on leur devait. L'Apôtre répudie sans équivoque l'enseignement de ces faux docteurs, II, 4-8, 18-23, et oppose à leurs fantaisies superstitieuses la vraie doctrine chrétienne, επιγνωσιν του Θεου, I, 10, 12-20; II, 9-15. Il insiste avec une grande élévation de pensée et une grande ardeur de sentiments sur les principaux dogmes, la divinité du Sauveur, l'universalité de la Rédemption, la nécessité du christianisme pour arriver au salut. Sa Lettre devait être communiquée à l'Eglise de Laodicée, après avoir été lue à Colosses, IV, 16.

Cette Epître a été citée, aussi bien que celle aux Ephésiens, comme un document apostolique, par les Pères les plus anciens, S. Justin², S. Théophile d'Antioche³, S. Irénée⁴, etc. Les noms d'Onésime, d'Archippe et d'Aristarque la relient à l'Epître à Philémon⁵, qui devient garante de son authenticité. D'ailleurs l'Apôtre s'y révèle par l'élévation de ses vues, la ferveur de sa foi et l'inégalité de son style. Aussi les doutes

¹ Cf. I Col., IV, 7 et Eph., VI, 21. On explique de la même manière les ressemblances qui existent entre plusieurs Epîtres de S. Ignace. — ² *Dial. cont. Tryph.*, c. 84, 85. — ³ *Ad Autol.*, II, 22. — ⁴ S. Irén., III, XIV, 1; V, XIV, 2. — ⁵ Cf. Col., IV, 10, 17 et Philem., 10, 24.

qu'on a émis récemment à cet égard n'ont-ils pas trouvé d'écho.

Outre l'exorde, I, 4-12, et la conclusion, IV, 7-18, on y distingue deux parties : l'une dogmatique, l'autre morale.

SECTION I.

Dogmatique : Sur Jésus-Christ et la rédemption, I-II.

1° Confirmation de la doctrine prêchée par Epaphras, I, 13-29.

769. — Quelle est la doctrine de saint Paul sur Notre-Seigneur, au commencement de cette Epître, I, 13-20?

S. Paul considère le Sauveur dans sa double nature, comme Dieu et comme homme.

1° Comme Verbe, il est l'image du Dieu invisible, 15, son image parfaite et substantielle¹, le premier né de Dieu, engendré avant toute créature : Προτοτοκος πασης κτισεως. Πρωτος pour πρωτερος, *genitus, non factus, prior omni creatura*²; par conséquent éternel et increé³, créateur de toutes choses, 16, des esprits comme des corps, quel que soit le nom de ces esprits, éons, génies; soutien et conservateur de l'univers, 15-17. Au verset 16, l'Apôtre affirme aussi énergiquement qu'il est possible, à l'encontre des faux docteurs, la divinité, la toute-puissance et la souveraineté de l'Homme-Dieu. Il est la cause efficiente de tout ce qui existe. La puissance créatrice réside en lui, *in ipso, εν αυτω*, 16, 17. *Per ipsum, δι' ουτου*, fait entendre que cette puissance lui vient du Père⁴; et *in ipsum, εις αυτον*, 16, atteste qu'il est la fin aussi bien que le principe de la création.

2° Comme Verbe incarné, il est le chef de l'Eglise; il l'anime comme son corps mystique; il en purifie les membres, 18. Il est le premier né des morts, le gage, le type et le principe de la résurrection glorieuse, la plénitude de tout bien et de toute

¹ Cf. Sap., VII, 26; Heb., I, 3; S. Thom., p. 1, q. 35, a. 2. — ² *Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam. Eccli.*, XXIV, 5. Cf. Rom., VIII, 20. *Primogenitus, ut ante omnia genitus. Tert., Adv. Prax.*, 7. — ³ Cf. Mich., V, 2. — ⁴ Cf. I Cor., VIII, 6.

grâce, 19¹, le médiateur universel, l'unique source de la paix et de la sainteté pour le ciel comme pour la terre, 14, 20, 22².

Puisqu'il surpasse à ce point toute créature, puisqu'il est incomparable en grandeur, en richesse, en puissance, en bonté, que tout dans les desseins de Dieu aboutit à lui et se résume en lui, 1, 17, qu'est-ce qu'on pourrait chercher ou désirer hors de lui? II, 2, 3, 6, 7, 10; III, 1, 2.

770. — Quel est le sens de ces mots : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea*, I, 24?

Ces mots : *passiones Christi*, ne sont pas expliqués de la même manière par tous les interprètes. — 1° Un bon nombre entendent par là les souffrances personnelles du Sauveur. La pensée de S. Paul serait que le Sauveur a bien expié tous les péchés des hommes et mérité pour eux dans sa Passion toutes les grâces du ciel, mais qu'il ne leur a pas fait à tous l'application de ses mérites; qu'un grand nombre de pécheurs ne profiteraient pas de son sacrifice et ne recueilleraient pas le fruit de sa Passion, si ses ministres ne se dévouaient pour les ramener au salut, ou si son Apôtre reculait devant les difficultés qu'il rencontre dans son ministère³. — 2° Beaucoup d'autres, joignant les mots, *passiones Christi*, à ceux qui suivent, *in carne mea*, croient qu'il faut entendre les souffrances du Sauveur en ses membres ou plutôt en S. Paul son ministre⁴. Quand Saul persécutait les fidèles de Damas, Notre-Seigneur ne se disait-il pas persécuté en leurs personnes? *Quid me persequeris*⁵? Leurs souffrances sont donc les siennes. Elles le sont surtout quand elles leur sont infligées à cause de lui, quand celui qui les endure s'y dévoue pour son amour,

¹ Cf. Rom., I, 3, 4; VIII, 3; Gal., IV, 4; Ephes., I, 21-23; S. Thom., p. 3, q. 7, a. 10. — ² Pacificantur enim nobis coelestia concordando nobiscum. S. Aug., *Enrichid.*, XVI. — ³ Cf. II Tim., II, 10. « Le protestant ne parle pas ainsi. Il ne dit pas : Je souffre ce qui reste à souffrir de la Passion du Sauveur. Il dit à Jésus-Christ crucifié : Souffrez seul, Seigneur. C'est là le dogme, sinon la pratique. Le protestantisme est par essence et en toute manière l'abolition du sacrifice. » Graty, *Sources*. — ⁴ II Cor., I, 5; I Pet., IV, 13; S. Aug., *In Ps.* LXXXVI, 5. — ⁵ Act., IX, 5.

quand il les supporte en son esprit et par sa grâce¹. C'est dans le même sens et pour la même raison que l'Ange qui fait admirer à S. Jean la gloire des martyrs dans le ciel appelle *sang du Sauveur* celui qu'ils ont versé pour son nom². Comme Dieu avait déterminé d'avance ce que l'Homme-Dieu aurait à souffrir en son humanité, il a déterminé également ce que ses membres souffriront en union avec lui; et tant que cette mesure de souffrances ne sera pas remplie, il manquera toujours *quelque chose* à la Passion du Sauveur³.

2° Réfutation des erreurs qu'on s'efforçait de répandre.

771. — Pourquoi l'Apôtre dit-il que la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, II, 9?

S. Paul dit que la divinité tout entière, *θεοτης*⁴, habite en Notre-Seigneur, et qu'elle y habite corporellement, *σωματικως*, pour faire bien entendre qu'elle n'y réside pas seulement en apparence, par figure, *umbratilitèr*, comme parle S. Augustin⁵, ou d'une manière morale, par son influence, par son action, *κατ' ενεργειαν, πνευματικως*, mais réellement, substantiellement, par son essence, *δι' ουσιαν*. Suivant quelques auteurs, ce terme, joint au mot *inhabitat*, exprimerait l'union hypostatique du Verbe avec l'humanité, *σωμα* désignant le corps de Notre-Seigneur et le corps étant pris comme *caro* dans S. Jean, I, 14, pour l'humanité entière. L'Apôtre fait ici allusion à la présence de Dieu dans le temple ou dans l'arche; il oppose la réalité à la figure. Le verset 19 du chapitre précédent doit s'entendre également dans ce sens.

L'expression *plenitudo*, *πληρωμα*, semble empruntée au langage des nouveaux dogmatiseurs⁶, et les gnostiques l'ont

¹ Cf. Rom., VIII, 36; II Cor., IV, 10. Ipse enim sibi victimas fecit. Ipse implevit Spiritu martyres; ipse virtute instruxit confessores. Eius enim dixit : Non estis vos qui loquimini. S. Aug., *In nat. Apost.*, serm. CCXCIX, 3. Bossuet, *Panég. de S. Paul*, III^e part. — ² Apoc., VII, 14. — ³ S. Aug., *In Ps.* CXLII, 3. — ⁴ Divinitatem, seu, ut sic dixerim, deitatem; nam et hoc verbo uti jam nostros non piget, ut de græco expressius transferant id quod illi *θεοτητα* appellant. S. Aug., *de Civ. Dei*, VII, I. *Supra*, n. 609. — ⁵ S. Aug., *Epist.* CLXXXVIII, 39. — ⁶ De même que *επιγνωσις, συνεσις, σοφια*, I, 9; *θρονος, αρχαι*, 16, etc.

employée pour signifier la totalité de l'être et la source de toute émanation. S. Paul fait entendre que le Sauveur n'est pas une simple émanation, une vertu de Dieu, un éon comme ceux dont on parlait, mais une personne divine, et qu'il possède comme tel toutes les perfections de la divinité¹. Il ajoute que, du moment où ils lui sont incorporés, où ils reçoivent au baptême le caractère d'enfants de Dieu, par la vraie circoncision que lui seul peut donner, les fidèles participent, suivant leur capacité, à la dignité, aux richesses et aux vertus du Sauveur, II, 10².

772. — Qu'est-ce qu'entend l'Apôtre par cette philosophie, ces éléments du monde, cette tradition humaine, II, 8, et cette cédule que Notre-Seigneur a attachée à la croix, 15?

1° Ce mot *philosophie*, II, 8³, est expliqué par les mots qui suivent : *inanis fallacia, secundum traditionem hominum*; c'est la doctrine des judaisants, fondée sur des traditions erronées que les docteurs juifs faisait remonter à Moïse⁴ et qui n'avaient pour objet que des choses matérielles ou des vérités élémentaires, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus infime dans la religion ou dans le monde, *elementa mundi*, II, 20⁵.

2° Par cette cédule, *chirographum*, qui nous était contraire, 14, l'Apôtre entend la loi de Moïse, que les Juifs avaient souscrite⁶ et qui vouait à la mort tous ceux qui venaient à l'enfreindre. Jésus-Christ l'a annulée. En se faisant crucifier pour nous, il a soustrait aux puissances de l'enfer la proie qui leur était assurée; il les a dépouillées de leur empire. Un chrétien n'a donc plus à s'inquiéter des observations figuratives, II, 17, ni des peines qui sanctionnent la loi ancienne, II, 16-20, ni des défenses qu'on peut leur faire de toucher ceci ou cela, 21⁷. Ces pratiques extérieures sont désormais indifférentes⁸; les lois qui les imposaient ont perdu leur raison d'être et leur vigueur, I, 22, 23.

¹ Cf. Joan., I, 14, 16. — ² Cf. Rom., I, 16. — ³ Cf. I Cor., II, 4. — ⁴ Cf. Matth., XV, 9; Marc., VII, 7. — ⁵ Cf. Gal., IV, 3, 9, 24. — ⁶ Ex., XXIV, 3, 7, 8. — ⁷ Cf. Matth., XV, 3-6; Marc., VII, 5-13. *Per irrisionem ponit Apostolus verba eorum a quibus nolebat decipi Colossenses.* S. Aug., *Epist.* CXLIX, 23. — ⁸ Cf. Matth., XV, 20.

SECTION II.

Morale : Règles et exhortations générales et particulières,
III et IV.

773. — Que signifient ces mots : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est in Deo*, III, 3?

Le baptême, qui nous incorpore à Jésus-Christ, nous fait descendre avec lui au tombeau; nous mourons au péché, aux créatures, à nous-mêmes¹. Mais à la place du vieil homme qui doit rester dans les fonts sacrés, il se forme en nous une créature nouvelle, animée d'une vie meilleure, de la vie qui convient aux membres d'un chef ressuscité et glorieux. Cette vie, surnaturelle et divine, le chrétien la reçoit et la possède au dedans de lui, bien qu'en germe seulement, d'une manière mystérieuse et cachée. Nous sommes donc enfants de Dieu, sans cesser de paraître, comme les autres hommes, des enfants d'Adam, misérables et déçus. Le temps présent est pour nous ce qu'est pour les arbres la saison de l'hiver, où leur vie rentre en eux-mêmes et disparaît : *Tempore hiemis, etiam viridis arbor aridæ similis est. Intus est medulla qua viget, intus sunt folia, intus fructus.* Quand donc apparaîtra notre dignité? Quand nous verra-t-on associés à la gloire de notre chef? Au ciel, où nous lui serons réunis pour l'éternité : *Veniet ætas et discernet arbores.* En attendant, il faut végéter ici-bas dans l'humiliation et l'obscurité, porter le poids de notre condition terrestre, nous contenter de savoir ce qui nous est réservé et d'en avoir le gage au fond de l'âme. Mais ces délais auront un terme. Le soleil de l'éternité finira par se lever : *Ætas veniet; veniet Dominus noster qui latebat in radice; et tunc exaltabit cornu populi sui*². Alors on verra à découvert ce que le Fils de Dieu a jugé bon de cacher comme lui dans le sein de son Père: l'union qu'il daigne avoir avec nous, la grandeur qu'il nous communique, notre puissance, notre sainteté, notre

¹ Rom., VI, 3-7. — ² S. Aug., *In Ps.* XXXVI, 3, 7. Cf. *In Ps.* CXLVIII, 16.

immortalité, notre gloire; et ces biens nous seront assurés pour toujours : *Nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus. Scimus autem quoniam cum apparuerit, similes ei erimus*¹. Ce sera alors le temps de toutes choses².

774. — Quelle est la lettre que saint Paul recommande aux Colossiens de faire venir de Laodicée, IV, 16 ?

Il y a divers sentiments sur cette question. — 1° Plusieurs ont cru qu'il s'agissait d'une lettre écrite à S. Paul par les fidèles de Laodicée; mais le parallélisme que l'Apôtre établit entre l'Épître aux Colossiens qu'on devra envoyer à Laodicée et celle des Laodicéens qu'on devra faire venir à Colosses, détruit cette supposition. — 2° D'autres pensent qu'il s'agit d'une lettre écrite précédemment aux fidèles de Laodicée par S. Paul, lettre qui diffère de l'Épître apocryphe connue sous ce titre, laquelle est bien certainement supposée³. Absolument, le fait est possible : une Epître de S. Paul à l'Eglise de Laodicée aurait pu se perdre; néanmoins, cela est bien peu probable, vu surtout la communication qu'on aurait faite de cette Epître aux autres Eglises⁴. D'ailleurs, l'Apôtre ne dit pas *την εις Λαοδικειαν*, la lettre envoyée à Laodicée, mais *την εκ Λαοδικειας*, celle qui viendra de Laodicée. — 3° Enfin, un bon nombre sont d'avis que ce pouvait être notre Epître aux Ephésiens, dont l'Eglise de Laodicée, capitale de la Phrygie, devait avoir un exemplaire. Colosses étant plus près de Laodicée que d'Ephèse, on comprend que S. Paul ait dit aux Colossiens de la demander à cette première ville plutôt qu'à la seconde. Comme les deux Epîtres se confirment et se complètent, il devait être bien aise qu'elles fussent lues à la fois d'un côté comme de l'autre — A la vérité, ce troisième sentiment n'est qu'une conjecture comme les deux autres; mais le verset 16⁵ lui donne au

¹ I Joan., III, 2. — ² Eccli., III, 17. *Juvat credere; sperare delectat; non credidisse poena est. Quod si in hoc erro quod me angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar.* S. Amb., *De excess. frat.* II, 134. — ³ A. T., n. 71. — ⁴ Cf. I Cor., V, 9; *Supra*, n. 684. — ⁵ *Supra*, n. 760.

moins de la vraisemblance; et, s'il ne l'établit pas d'une manière sûre, il démontre un fait qui vient à l'appui d'une explication donnée touchant l'Épître aux Ephésiens¹ : c'est que les Apôtres écrivaient quelquefois des lettres circulaires et que les Eglises se communiquaient les écrits qui avaient pour elles une certaine importance¹.

¹ Cf. I Cor., X, 1; I Thess., V, 27.

ÉPITRES AUX THESSALONIENS.

(De Corinthe, an 52.)

775. — Qu'est-ce qui a donné lieu à saint Paul d'écrire aux Thessaloniens?

Thessalonique était devenue la capitale de la Macédoine et le port le plus commerçant de la Méditerranée¹ : elle avait dans l'Empire la qualité de *ville libre*². S. Paul s'y rendit, dans sa seconde mission, à sa sortie de Philippi. Il y prêcha pendant trois semaines dans une synagogue, et y jeta les fondements d'une petite chrétienté. Mais bientôt, chassé par les intrigues des Juifs, il se retira à Bérée, puis à Athènes, et de là à Corinthe³. C'est de cette dernière ville qu'il adressa à l'Eglise naissante de Thessalonique, vers l'an 52, à peu d'intervalle l'une de l'autre, deux Epîtres, les premières que nous ayons de lui. Elles sont d'une authenticité incontestable et toujours reconnue⁴, très simples et très claires, sauf une difficulté d'exégèse qu'on trouve dans la seconde et qui suppose évidemment que l'Apôtre est encore en vie⁵. La première ne contient guère que des encouragements, I-III, avec quelques instructions morales, IV-VI. La seconde, plus courte encore, a pour objet de suppléer à la visite que S. Paul voulait d'abord faire aux Thessaloniens et de rectifier cette idée, dont plusieurs étaient préoccupés, que la fin du monde était proche⁶.

Un rationaliste remarque que la théologie de l'Apôtre s'est bien développée depuis ces courtes lettres jusqu'à celles aux Romains et aux Hébreux. Elle s'est développée, en effet, c'est-à-dire révélée progressivement dans ses écrits, à mesure que les occasions s'en sont présentées⁷; mais, dans son

¹ Tit. Liv., XLV, 30. — ² Plin., H. N., IV, 10, 17. — ³ Act., XVII, 1-15; XVIII, 1-11. — ⁴ S. Iren., V, VI, 1; III, VII, 2; Tert., de Resurr. carn., 24. — ⁵ II Cor., IV, 6; Gal., I, 12. Cf. I Thess., V, 19, 20 et I Cor., XII-XIV. — ⁶ *Infra*, n. 778, 779. — ⁷ Gal., I, 6-9; I Cor., I, 11; VII, 1; XII, 1; XV, 12; I Tim., VI, 20.

esprit, rien ne prouve qu'elle n'ait pas été complète dès le commencement de sa prédication. Au moins a-t-elle toujours été surhumaine et jamais elle ne s'est contredite.

PREMIÈRE ÉPITRE AUX THESSALONIENS.

Idée de l'Épître. — S. Paul s'attendait-il à voir le monde finir avant lui?

776. — Qu'y a-t-il de plus remarquable dans cette Epître?

Ce que cette Epître contient de plus instructif et de plus édifiant, c'est le tableau que l'Apôtre trace, à son insu, du pasteur le plus dévoué, en faisant l'exposé de sa conduite et de ses dispositions à l'égard des fidèles de Thessalonique. Il est impossible de n'être pas touché de sa sollicitude, de son dévouement, de sa tendresse pour les âmes. La charité dicte toutes ses paroles, comme elle inspire tous ses actes. Il offre à Dieu des actions de grâces continuelles pour les vertus qu'il voit dans ses disciples, pour leur foi, I, 23; II, 13, leur ferveur, I, 3, 6-9; III, 9, 10. Il les en félicite, I, 2, 5, 8, 10. Leur constance, I, 6-8; II, 14-16; III, 7-9, et leurs progrès dans la perfection, III, 12-13, le remplissent de consolation. Il demande sans cesse pour eux de nouvelles grâces, I, 3, 4; et il ne néglige aucun moyen de les affermir, III, 1-5; V, 4-28, et de les encourager, IV, 1-11. Il réitère et il complète les instructions qu'il leur a données, IV, 4-8; V, 1-3. Pour leur faire apprécier la grâce qu'ils ont reçue et les prémunir contre toute séduction, II, 14, 15, il rappelle ce que leur conversion lui a coûté, II, 8, 9, avec quelle droiture, II, 3-6, quel désintéressement, II, 7, quel dévouement, II, 8-12, il s'est conduit à leur égard, les fatigues qu'il a endurées, *noctæ ac diæ*, II, 9, les faveurs par lesquelles Dieu a secondé ses travaux, I, 5; II, 1, 2, la générosité qu'ils ont mise à répondre à son appel, I, 3, 6, 9; II, 13. Il ne se lasse pas de réitérer ses exhortations et ses témoignages de charité. C'est un père qui ouvre son cœur à ses enfants, II, 11, ou plutôt c'est une mère, II, 7, qui ressent tous leurs besoins et qui ne cesse de